

« CE QUE L'AMITIÉ FAIT »

Joseph Roth et Stefan Zweig

« Une seule chose a finalement de l'effet, c'est ce que l'amitié fait. »

Joseph Roth à Stefan Zweig, 1930¹

« Je crois que je ne connais le monde que lorsque j'écris, et quand je pose la plume, je suis perdu. »

Joseph Roth à Stefan Zweig, 1936²

Sur le plan humain comme d'un point de vue littéraire, l'amitié entre Stefan Zweig et Joseph Roth est l'une des plus importantes à l'époque de la République de Weimar et dans les années du nazisme. Plusieurs facteurs donnent force à ce lien entre deux écrivains aux tempéraments assez dissemblables. Tous deux sont d'origine juive. Ce n'est pas un hasard si leur relation se noue au moment où Roth envoie à Zweig son livre *Juifs en errance* (1927). Cette histoire des Juifs d'Europe orientale impressionne aussitôt son futur ami. Roth, originaire de Brody, ville de Galicie alors proche de la frontière russe, s'enorgueillit de représenter la tradition juive-orientale, alors qu'il considère Zweig comme un représentant typique des Juifs viennois assimilés. À partir de 1933, la solidarité entre persécutés renforcera leur sentiment d'une appartenance commune au monde juif. Roth et Zweig partagent par ailleurs les valeurs et les idéaux qu'ils associent à la monarchie des Habsbourg. Leur amitié a pour socle une estime réciproque. Il y a chez Roth des qualités que Zweig admire : l'intelligence, la sagesse, la probité intellectuelle, l'amour pour la langue et la culture allemandes, mais aussi son franc-parler et son refus des compromis de toute sorte³. Il apprécie aussi sa religiosité, sa bonté et même la discipline de fer qu'il discerne chez un homme que sa dépendance à l'alcool semble conduire à vivre de façon désordonnée. À la nouvelle de sa mort, Zweig écrira à Romain Rolland le 27 mai 1939 : « Mon ami, en ce

moment je reçois un télégramme disant que mon vieil et cher ami Joseph Roth est décédé à Paris ! En une semaine Toller et lui (qui était vraiment le grand écrivain, mais physiquement détruit par l'hitlérisme). Nous ne vieillirons pas, nous les exilés ! Je l'ai aimé comme un frère. ⁴ »

Joseph Roth a mentionné de son côté les raisons pour lesquelles il se sentait lié à Zweig et il l'a fait expressément en commentant son recueil *Petite Chronique* (1929)⁵ : « Je vous envie pour votre belle sagesse véritablement épique et cette dignité souveraine qui est sans doute la conséquence d'une riche connaissance des hommes et d'une grande expérience du monde. Quelle sérénité il y a dans ce que vous racontez de plus triste ! Vous avez bien mérité d'avoir autant de lecteurs, et pourtant vous êtes si modeste, autant comme homme que comme écrivain. Je suis très heureux d'avoir accédé à votre cercle. ⁶ » Roth apprécie d'autant plus le calme et la dignité de Zweig qu'il se sent constamment traqué et soumis à toutes sortes d'humiliations. Sa correspondance déborde de reconnaissance pour le soutien moral et financier qu'il reçoit de son ami. En dépit des divergences, graves parfois, qui l'éloignent à certains moments de Zweig, Roth l'assure de sa fidélité et lui répète comme un mantra sa confiance en lui.

Nous voudrions ici mettre en lumière un aspect particulier de leur amitié en prenant en considération le dialogue qui s'est développé entre eux à travers l'attention réciproque qu'ils ont portée à leurs œuvres, chacun des deux écrivains contribuant dès lors à la production littéraire de l'autre. Il s'agit là d'une matière fascinante, riche de moments dramatiques ou émouvants, comme l'a déjà montré le livre de Volker Weidermann intitulé *Ostende 1936*⁷. Pour aborder cette question, il nous faut prendre en compte à la fois les lettres échangées par les deux correspondants et les essais que Zweig a consacrés à Roth.

On notera d'emblée que leur dialogue d'écrivains est fondé sur la probité intellectuelle. Roth estime que l'honnêteté est plus importante que la solidarité entre amis, d'où il découle qu'il est à ses yeux préférable pour chacun de ne pas écrire de recensions sur les livres de l'autre : « Mais je vous demande de ne vous sentir en aucun cas obligé, dans ces circonstances, de faire une critique publique, vu que vous avez déjà eu la grande amabilité de m'en faire

1. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1938*, traduit de l'allemand et préfacé par Pierre Deshusses, Paris, Payot & Rivages, 2013, p. 71 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 23 octobre 1930).

2. *Ibid.*, p. 275 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 17 février 1936).

3. Cf. l'éloge funèbre que consacra Stefan Zweig à son ami : « Joseph Roth » [1939], dans Stefan Zweig, *Hommages et Destins*, traduit de l'allemand par Hélène Denis-Jeanroy, Paris, Belfond, 1999, p. 61-75.

4. Stefan Zweig, *Correspondance 1932-1942*, traduction de l'allemand par Laure Bernardi, Paris, Grasset, 2008, p. 312-313 (traduction légèrement remaniée).

5. Recueil composé de quatre nouvelles (*La Collection invisible, Épisode au bord du lac Léman, Leporella et Le Bouquiniste Mendel*) et publié aux éditions Insel à Leipzig en 1929.

6. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1938*, op. cit., p. 51 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 1^{er} avril 1930).

7. Volker Weidermann, *Ostende 1936. Un été avec Stefan Zweig*, traduit de l'allemand par Frédéric Joly, Paris, Piranha, 2015.

une à titre privé. Je sais les mensonges dans lesquels peuvent nous entraîner toutes les relations personnelles, et je ne voudrais vraiment pas être rangé parmi ceux sur qui vous vous sentez tenu d'écrire pour telle ou telle raison. Cela trouble les rapports, selon les circonstances.⁸ » La recommandation de Roth vise à préserver la sphère de l'amitié qui, pour rester intacte, doit être désintéressée. Deux amis ne sauraient s'abaisser à des compromis, estime-t-il, et une lettre vaut davantage qu'un compte rendu. À l'automne 1929, quand il apprend que Zweig a été pressenti pour écrire un article sur son roman *Gauche et Droite*, il l'invite sur un ton emphatique à renoncer à le faire au nom de leur amitié : « Je m'empresse de vous dire que votre amitié silencieuse m'est beaucoup plus précieuse, appréciable, chère qu'un sacrifice que vous devriez faire, ne serait-ce qu'en vous mettant en relation à cause de moi avec une rédaction. Ne faites pas ça, je vous prie ! Mes livres n'attendent de toute façon aucune popularité !⁹ » Lorsqu'il se trouve mis devant le fait accompli d'une recension imminente, Roth exhorte Zweig à ne pas faire du livre un éloge immodéré et juge préférable une certaine neutralité : « Si vous écrivez sur *Job*, ne vous donnez pas trop de mal, votre nom fait suffisamment d'effet. Je serais désolé de voir que vous y ajoutiez une part qui ne serait guère comprise en Allemagne et certainement pas à sa juste valeur.¹⁰ » Quand Zweig lui exprime sa profonde admiration pour ce chef-d'œuvre qu'est *La Marche de Radetzky*, Roth craint que son éloge ne soit dicté par la sympathie et non par la conviction : « Votre sens critique a failli quand vous avez lu ma *Marche de Radetzky*. C'est très flatteur pour moi : il a failli parce que vous avez de la sympathie pour moi. Je vous donne ma parole : je ne la mérite pas, et elle vous nuit.¹¹ » Il arrive aussi à Roth de se demander si, dans ses propres jugements, il reste toujours impartial, ou s'il se laisse influencer par sa dette de reconnaissance envers son ami.

Les appréciations que les deux auteurs se confient dans leurs lettres, les recensions publiques et les avis privés, les synergies qui se font jour lorsqu'ils collaborent à la rédaction d'un texte sont loin d'épuiser les rapports intertextuels que l'on peut repérer entre leurs œuvres. L'aide réciproque qu'ils se sont apportée est bien documentée dans le cas de livres tels que *La Marche de Radetzky* ou *Le Chandelier enterré*, et les points de contact entre *Impatience du cœur* (longtemps connu en France sous le titre *La Pitié dangereuse*) et *La*

8. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1938*, op. cit., p. 31 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 1^{er} juin 1928).

9. *Ibid.*, p. 48 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 17 octobre 1929).

10. *Ibid.*, p. 62 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 22 septembre 1930).

11. *Ibid.*, p. 96 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 18 octobre 1932).

Marche de Radetzky ont déjà attiré l'attention de plus d'un critique¹². On pourrait ajouter, pour prendre un autre exemple, que *Les Cent-Jours*, roman historique de Roth publié en 1936, a pu être inspiré par la lecture de la biographie de Fouché que Zweig avait écrite à la fin des années vingt. Il serait également possible d'établir des parallèles entre des œuvres ultérieures, en particulier entre les romans écrits par Roth dans le sillage de la Nouvelle Objectivité (*La Fuite sans fin*, *Gauche et Droite*, *Zipper et son père*) et *Ivresse de la métamorphose* de Zweig. Klemens Renolder a émis l'hypothèse d'analogies possibles entre le récit de Roth *Le Buste de l'empereur* et *Le Monde d'hier* de Zweig, dans la mesure où les deux œuvres offrent une « sépulture » à l'héritage habsbourgeois après la fin de la monarchie¹³.

STEFAN ZWEIG LIT JOSEPH ROTH ET ÉCRIT AVEC LUI

À la fin des années vingt, Stefan Zweig, à la différence de Joseph Roth, jouit déjà d'un grand succès public et d'une renommée internationale. Il cherche à aider Roth, principalement en écrivant deux comptes rendus. Dans celui qu'il consacre à *Gauche et Droite* (1929), il a surtout à cœur de saisir la spécificité de l'œuvre de son confrère dans le contexte de l'époque présente. Roth incarne à ses yeux un nouveau type d'écrivain qui évolue avec son temps : il n'est plus le chantre de valeurs immuables et éternelles, mais prend en considération la réalité historique au sein de laquelle il vit. En particulier, il reconnaît en Roth le témoin et le porte-voix d'une génération qui, après la tragique expérience de la guerre, se sent trahie par de mauvais maîtres qui ont manipulé les consciences et envoyé les jeunes gens à l'abattoir au nom d'idéaux dévoyés, qu'il s'agisse de l'héroïsme ou de l'amour de la patrie. Brutalement sévée de l'idéalisme propre à la jeunesse, cette génération a perdu ses illusions. Elle se sent déracinée et cherche un *ubi consistam* d'où elle pourrait repartir. Selon Zweig, le mérite des livres de Roth est de mettre le doigt sur les blessures qui ont entamé l'âme de cette génération — des blessures profondes, qui remontent aux traumatismes provoqués par la guerre, et qui ne peuvent par conséquent être sublimées ou compensées par les promesses de bonheur liées au développement économique et aux idéologies. Plus que tout autre auteur de son temps,

12. Cf. Klemens Renolder, « Der Untergang Europas und die Utopie von der Neuen Welt. Joseph Roths und Stefan Zweigs ambivalente Identität im Exil », dans Jaroslav Lopuschanskyi, Oleh Radchenko et Oksana Brodska (dir.), *Festschrift für Univ.-Doz. Dr. Wassyl Lopuschanskyi zum 60. Geburtstag*, Drohobytch, 2017, p. 25-32.

13. Klemens Renolder, « Ein Traum aus Kindertagen », dans Stefan Zweig, *Die geistige Einheit der Welt*, Rio de Janeiro / Berlin, Casa Stefan Zweig / Hentrich & Hentrich, 2017, p. 68-69.

Roth est pour Zweig le représentant d'un art authentique qui se montre capable de sonder la pathologie des âmes avec une précision qu'il qualifie de chirurgicale. Ce faisant, c'est avec une lucidité sans pareille que Roth porte un diagnostic sur son temps, sans toutefois indiquer d'issue à la crise : « Il y a toujours dans ses récits, à la dernière croisée des chemins, un point d'interrogation invisible, un "je ne sais où aller" de ses personnages, leurs années d'apprentissage et de voyage ne leur ont procuré nulle guérison, toutes les découvertes et expériences qu'ils font défilent à côté d'eux sans les marquer, mais aucun ne parvient véritablement à soi au cours de cette "fuite sans fin", à une véritable entéléchie, à un rapport durable au monde.¹⁴ » Ce scepticisme serait en revanche surmonté dans le dernier roman en date, *Gauche et Droite*, dont le protagoniste Nikolai Brandeis apparaît aux yeux de Zweig comme le premier personnage positif créé par Roth. Au terme de ses observations, Zweig se demande quel chemin suivra Roth après avoir franchi le stade du scepticisme, non sans lui souhaiter d'avoir le courage d'être lui-même et d'avancer le plus loin possible sur la voie dans laquelle il s'est engagé.

Dans son second compte rendu, consacré au roman *Job* (1930), Zweig manifeste de nouveau la grande estime qu'il a pour son ami. Il considère que Roth se classe au premier rang des écrivains contemporains. Avec *Job*, il s'est approprié la plus simple des histoires bibliques qui se révèle d'une stupéfiante actualité dans le contexte où elle est proposée¹⁵. Un Juif comme tant d'autres, modeste et craignant Dieu, est frappé par un destin qu'il ressent comme trop injuste pour ne pas élever une plainte : « Job se dresse et dispute avec Dieu, un homme moyen, un individu isolé se rebelle contre le destin, et sa voix accusatrice traverse vingt siècles, tonitruante. Et à chaque génération elle se fait entendre, neuve, des milliers et des millions de fois.¹⁶ » Roth transfère le récit biblique en Amérique. Son Job est un simple instituteur. Originaire du *shtetl* imaginaire de Zuchnow, en Russie, il émigre aux États-Unis mais conserve ses habitudes quotidiennes, en particulier la prière, sans avoir le « courage » d'être heureux. Zweig fait observer que Roth suit le modèle biblique à la lettre

14. Stefan Zweig, « *Rechts und Links*. Roman von Joseph Roth [1929] », dans Stefan Zweig, *Begegnungen mit Büchern. Aufsätze und Einleitungen aus den Jahren 1902-1939*, édité et préfacé par Knut Beck, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2006, p. 103-108 (ici p. 106). Traduction de la citation par Stéphane Pesnel.

15. Cf. Georg Langenhorst, « Hiob – Vorbild in Demut und Rebellion », dans Heinrich Schmidinger (dir.), *Die Bibel in der deutschsprachigen Literatur des 20. Jahrhunderts*, vol. 2 (*Personen und Figuren*), Mayence, Matthias-Grünewald-Verlag, 1999, p. 259-280, ici p. 260 sq. 16. Stefan Zweig, « Der Roman *Hiob* von Joseph Roth » [1930], dans Stefan Zweig, *Begegnungen mit Büchern. Aufsätze und Einleitungen aus den Jahren 1902-1939*, p. 103-108 (ici p. 111). Traduction de la citation par Stéphane Pesnel. Cf. aussi Stefan Zweig, « Joseph Roth » [1939], *op. cit.*, p. 67.

— le protagoniste de son roman est lui aussi frappé par le destin et se rebelle contre Dieu —, jusqu'au moment où une sorte de miracle survient : l'un de ses fils, que l'on croyait disparu, arrive à l'improviste en Amérique et ramène son père dans sa patrie. « Comme dans le cas de Job, le vieux tronc vermoulu se met à reverdir, et la corde du destin, tendue jusqu'à se rompre, se détend et s'assouplit pour produire une harmonie délicate qui apaise magnifiquement l'âme.¹⁷ » Dans l'art narratif de Roth, Zweig apprécie surtout une essentielle simplicité qui ne fait aucune concession à l'ornement. Il relève par ailleurs certains traits du personnage et de l'histoire qui sont en affinité avec ses propres œuvres. Il sent que l'histoire racontée par Roth est à certains égards analogue à sa « légende » *Rachel dispute avec Dieu* (1927), parce que dans ce cas aussi le personnage a l'audace de défier une instance supérieure, d'accomplir un geste qui exalte son autonomie, jusqu'à obtenir finalement satisfaction. En décrivant l'histoire de Job comme « la biographie d'un homme moyen¹⁸ », Zweig emploie une terminologie dont il se servira dans le sous-titre de sa biographie de Marie-Antoinette (1934) : « portrait d'un caractère moyen ». L'idée de fond est que lorsque le destin le place dans une situation extrême, même un personnage qui n'a rien d'exceptionnel peut réussir à dépasser ses limites et à transcender son propre caractère. Il se montre alors capable de comportements extraordinaires et d'actes héroïques.

Le dialogue entre Stefan Zweig et Joseph Roth ne tarde pas à prendre la dimension d'une véritable collaboration dans l'écriture de textes, ce qui témoigne au premier chef d'un haut degré de confiance réciproque. Roth annonce bientôt à Zweig qu'il est disposé à lui faire des propositions stylistiques pour améliorer l'écriture de son texte sur Mesmer, l'un des essais de la trilogie *La Guérison par l'esprit*, et il encourage son ami qui à ce moment-là se sent peu en sécurité dans le maniement de la langue : « Je ne pense pas que vous ayez perdu le sens de la brièveté, je crois plutôt que cela vient du sujet si vous corrigez souvent.¹⁹ » En 1931, Zweig et Roth passent quelques semaines ensemble au Cap d'Antibes, sur la Côte d'Azur. Dans cette période où il commence à travailler à sa biographie de Marie-Antoinette, Zweig apporte une contribution non négligeable à l'écriture de *La Marche de Radetzky*, roman qui vaudra à Roth la reconnaissance internationale qu'il espérait depuis longtemps. Friderike Zweig a évoqué dans ses mémoires ce moment de fructueuse collaboration entre les deux écrivains : « Lui [Roth] et Stefan discutaient là-bas passionnément de leurs travaux et

17. *Ibid.*, p. 113. Traduction de la citation par Stéphane Pesnel.

18. *Ibid.*, p. 112. Traduction de la citation par Stéphane Pesnel.

19. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1938*, *op. cit.*, p. 63 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 22 septembre 1930).

échangeaient des idées. Le beau passage dans *La Marche de Radetzky* où est évoqué le vol des oies sauvages est un apport de Stefan Zweig.²⁰ » Un an plus tard Roth reconnaît ce qu'il doit à son ami : « Dans ma lettre d'aujourd'hui, j'ai oublié de vous dire que certaines scènes dans mon livre viennent de vous, vous les reconnaîtrez, et malgré mon insatisfaction à propos de ce roman, je vous suis très reconnaissant.²¹ »

Leur collaboration se poursuit au cours de l'été 1936, quand Roth et Zweig se retrouvent à Ostende, sur la côte belge de la mer du Nord. Sur le conseil de Zweig, Roth réécrit la deuxième partie de la *Confession d'un assassin*, comme le raconte Weidemann : « La collaboration avec Stefan Zweig conduit à de si nombreux remaniements que Roth doit écrire d'Ostende à son éditeur, Walter Landauer, pour l'informer que "beaucoup de choses ont été remaniées à partir de la page soixante-cinq", que les modifications les plus importantes concernent les deux dernières feuilles et que la conclusion a été entièrement réécrite.²² » À la fin, Zweig a des mots très élogieux pour le texte : « Votre roman est excellent, justement parce qu'il ne va pas au-delà de ses limites. L'erreur des dernières années venait seulement du fait que, pour des tendances purement matérielles, vous faisiez déborder vos sujets au-delà de leur cadre naturel (*Tarabas, Antéchrist*). Cette fois, l'équilibre est parfait et la part russe ne se retrouve pas seulement dans les personnages mais aussi dans le rythme. Félicitations !²³ » Quelque temps auparavant, il lui avait recommandé de ne pas encombrer le texte d'éléments redondants ou superflus : « Et soyez prudent avec votre roman. Ce que vous appelez "bourrer" me semble assez dangereux. Pour ma part, je trouve que le système de remplissage n'a pas été très bénéfique à *L'Antéchrist*. Quand je repense à ce que vous m'avez dit de votre roman, il est merveilleusement clair dans son tracé et des ornements ne pourraient que l'alourdir.²⁴ »

Dans la même période, Zweig fait part à Roth des doutes qu'il nourrit au sujet du style du *Chandelier enterré* auquel il est en train de travailler. Il lui demande de l'aider à surmonter ces difficultés : « C'est davantage une légende, d'ailleurs, une légende juive que j'ai édiflée et élargie à partir d'une base historique très étroite. Je crois qu'elle sera bien, même s'il m'est difficile de dire des choses pareilles. Pour le style, je ne suis pas très sûr. J'aurais besoin que vous

20. Friderike Zweig, *Stefan Zweig – Wie ich ihn erlebte*, Berlin, Herbig, 1948, p. 189. Traduction de la citation par Stéphane Pesnel.

21. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1938*, op. cit., p. 98 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 18 septembre 1932).

22. Volker Weidemann, *Ostende 1936. Un été avec Stefan Zweig*, op. cit., p. 111.

23. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1938*, op. cit., p. 307-308 (lettre de Stefan Zweig à Joseph Roth, 2 juin 1936).

24. *Ibid.*, p. 284 (lettre de Stefan Zweig à Joseph Roth, 24 mars 1936).

jetiez un coup d'œil. Mais dans l'ensemble, elle se tient.²⁵ » En l'invitant à Ostende, il lui rappelle leur collaboration à Antibes : « Ce serait un vrai bonheur de vous avoir là-bas comme conscience littéraire pour cette fameuse légende. Nous pourrions nous jauger l'un l'autre et nous apprendre des choses comme au bon vieux temps.²⁶ » Dans sa reconstitution de l'été 1936, Weidemann raconte qu'un matin Joseph Roth arriva avec un feuillet sur lequel il avait écrit un passage qui manquait à son ami, lequel put ensuite l'adapter à son propre texte. Et Weidemann de conclure : « Nous avons donc là, en partie, un livre écrit à quatre mains, l'histoire de la fuite éternelle, et d'une croyance, la croyance qu'il existe bien un lieu susceptible de garder à jamais un secret, un lieu où les Juifs du monde pourront vivre librement.²⁷ »

JOSEPH ROTH LIT STEFAN ZWEIG

À partir du moment où il fait la connaissance de Zweig, Roth accompagne sa production littéraire par une série de commentaires dont il lui fait part dans ses lettres. La constance avec laquelle Roth suit l'élaboration de l'œuvre de Zweig est comparable à celle dont fit preuve Romain Rolland. Les commentaires les plus longs sont de véritables recensions privées et peuvent être considérés comme de précieuses miniatures de critique littéraire. Le premier ouvrage sur lequel s'attarde Roth est la trilogie des essais réunis dans *Trois poètes de leur vie* (1928). Il ressent un attrait particulier pour les pages consacrées à Stendhal, parce qu'il lui semble que Zweig parvient à caractériser non seulement l'écrivain, mais l'homme. En s'appuyant sur cet essai, Roth cherche à décèler en quoi consiste le « secret artistique²⁸ » de l'œuvre de son ami : « C'est *Stendhal* qui m'a le plus plu dans votre livre — peut-être parce que c'est de lui que je me sens le plus proche. Mais même si j'ai déjà lu beaucoup de choses à son sujet, j'ai l'impression que c'est avec vous qu'il est le plus humain. C'est vraiment une *image vivante* et *pas un portrait* que vous avez fait de lui. Si je peux me permettre de vous dire là où vous excellez : c'est dans l'accord entre une forme froide et précise au niveau du langage et une patience chaleureuse et très "souple". C'est ainsi que vous écrivez l'histoire littéraire des différents aspects de l'humanité et que vous restez toujours dans une attitude représentative. Je savais peu de choses sur Tolstoï et pratiquement rien sur Casanova. Je vous remercie aussi de tout ce que vous apportez d'un point de vue objectif,

25. *Ibid.*, p. 302 (lettre de Stefan Zweig à Joseph Roth, écrite avant le 20 mai 1936).

26. *Ibid.*, p. 312 (lettre de Stefan Zweig à Joseph Roth, fin juin 1936).

27. Volker Weidemann, *Ostende 1936. Un été avec Stefan Zweig*, op. cit., p. 120.

28. La formule est de Stefan Zweig.

et je vous dis à cette occasion que l'on sent à chaque page qu'il y a là une masse colossale de connaissances. Comme vous devez être consciencieux et précis !²⁹ »

Le 10 octobre 1929, après avoir lu la biographie de Fouché, il dit à Zweig que le style en est « brillant ». Découvrant l'essai sur Freud qui conclut *La Guérison par l'esprit* (1931), il aborde la question de l'impartialité de la description et relève une certaine indulgence de Zweig envers l'inventeur de la psychanalyse : « Je trouve naturel que vous traitiez Freud avec ménagement. Le seul danger serait que ça se voie dans votre livre. C'est une question de technique. Si ça se voyait, ça deviendrait du même coup quelque chose de personnel. Et si l'on ne pouvait pas rendre la chose totalement invisible, il conviendrait, à mon avis, de mettre à un endroit adéquat une explication adéquate d'ordre privé. Ce serait honnête. Je n'aimerais pas que quiconque vous reproche que "vous prenez des gants". Il le faut, toute objectivité est de la cochonnerie, mais il ne faut pas le montrer.³⁰ » Roth trouve en somme acceptables les égards dont Zweig fait preuve envers Freud, figure alors assez controversée, mais il estime qu'ils ne doivent pas être apparents.

Roth encourage Zweig au moment où il s'apprête à écrire *Ivresse de la métamorphose*, un roman qui restera inachevé : « Écrivez dans la conscience de votre maîtrise ! Votre roman ! Il doit devenir votre œuvre majeure.³¹ » Il exprime sa vive admiration pour la biographie de Marie-Antoinette dont il loue la tension narrative et l'art de captiver le lecteur : « [J'ai] lu votre livre en deux jours dans une tension haletante — l'amitié que j'ai pour vous ne peut me rendre à ce point aveugle — et si je suis aveugle, je ne peux être captivé à ce point. C'est de cette façon que j'ai lu autrefois, quand j'étais petit garçon, Karl May et *Robinson Crusoe*. C'était un sujet pour un maître et vous êtes le maître de ce sujet. Comme ça monte et monte jusqu'à la fin — j'étais moi-même de plus en plus hors d'haleine, je montais en même temps —, c'est comme ça que Schiller a raconté l'Histoire. Cher ami, si avisé, cher Stefan Zweig ! Je suis enthousiasmé. Vous êtes un interprète et un poète. Vraiment.³² »

À propos de *Découverte inopinée d'un vrai métier* (1931), nouvelle dans laquelle Zweig observe l'habileté d'un pickpocket et la compare à une activité artistique, Roth formule un jugement si détaillé qu'il peut faire figure de véritable compte rendu privé. Il apprécie tout particulièrement les capacités

29. Stefan Zweig / Joseph Roth, *Correspondance 1927-1938*, op. cit., p. 33 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 10 juillet 1928).

30. *Ibid.*, p. 74 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 20 novembre 1930).

31. *Ibid.*, p. 82 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 22 avril 1931).

32. *Ibid.*, p. 101-102 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 26 octobre 1932).

artisanales de Zweig narrateur et considère que de telles qualités ne peuvent être entièrement reconnues que par un autre écrivain : « Vous savez naturellement déjà que cette nouvelle est une fois de plus un chef-d'œuvre. Celui qui construit, dresse avec tant de discernement, exacerbe la curiosité de l'auditeur et fait monter la tension presque jusqu'à la dernière ligne selon toutes les règles de l'art, sait bien ce que "réussi" veut dire. Cette part artisanale, je ne peux l'apprendre qu'avec vous, et mon côté artisan est tout heureux de voir ces petits raccords invisibles aux yeux du profane, ces minuscules petites chamières cachées et silencieuses, et ces lumières toutes plus brillantes les unes que les autres, ou plutôt qui brillent de plus en plus fort à mesure que l'on progresse.³³ » Le défi de cette nouvelle consiste selon Roth à faire apparaître comme moralement admissible la profession même de voleur en la comparant avec une activité artistique. Ce que l'écrivain appelle « la part morale de l'acte d'écriture³⁴ » parvient à sublimer l'immoralité du comportement criminel et à créer l'illusion de la moralité : « Il est splendide de voir la psychologie du narrateur s'identifier de plus en plus à la psychologie de l'objet et de voir aussi comment, en même temps, pour ceux à qui l'objet ne peut qu'apparaître immoral, sa moralité est rehaussée. La façon la plus originale de défendre un criminel : c'est lorsque l'être le plus doué de conscience, à savoir l'écrivain lui-même, s'identifie au criminel. C'est ainsi que plaide un écrivain.³⁵ » Au moment où le poète est assimilé au pickpocket, tous deux opérant le plus consciencieusement possible, il se crée une situation au sein de laquelle les lois de la morale traditionnelle n'ont plus cours.

En marge de ce jugement très favorable, Roth suggère à son interlocuteur de modifier le début et la fin de la nouvelle et lui recommande d'abréger certains passages. Il considère par ailleurs que l'emploi que fait Zweig de la métaphore n'est pas assez soigné et il lui fournit plusieurs exemples à l'appui de son propos. L'écriture de Zweig ne lui semble pas toujours relever d'un emploi suffisamment scrupuleux du langage.

Les prises de position les plus importantes de Roth sont celles qui ont trait aux premières œuvres de l'exil, c'est-à-dire aux biographies d'Érasme et de Castellion. À peine a-t-il lu le début d'*Érasme* dans la *Neue Freie Presse* qu'il s'empresse de suggérer à Zweig une série de corrections stylistiques, tout en louant l'actualité du texte : « On relève un bel élan et quelques tournures très pertinentes. La présence d'un rapport immédiatement perceptible avec le présent est frappante.³⁶ » Il lui offre son aide pour la publication de la version

33. *Ibid.*, p. 158 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 18 février 1934).

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*, p. 152 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 27 décembre 1933).

définitive du livre : « Si vous avez besoin de mes conseils en ce qui concerne *Érasme*, je suis à votre service. Je crois que vous devriez le faire paraître, sans vous poser trop de questions. ³⁷ » Dès la parution de l'ouvrage, Roth adresse une lettre à Zweig : « C'est le livre le plus noble que vous ayez jamais écrit. C'est la biographie de votre reflet — et je vous félicite pour votre reflet. C'est grandiose de penser qu'un même homme puisse écrire Fouché et Érasme ! Très noble. "Sobre" votre langue, la plus simple et la plus exacte que je connaisse. Très subtil et habile Luther : Érasme. Très bien d'avoir laissé la "matière" de l'histoire en arrière-plan et de n'avoir pour ainsi dire décrit que la part d'âme des événements. Histoire spiritualisée. Très touchante, bouleversante la fin, et exemplaires aussi du point de vue de la langue les trois dernières pages. ³⁸ » Roth demande par ailleurs à Zweig la permission d'utiliser quelques citations d'*Érasme* pour son pamphlet *L'Antéchrist*.

En 1936, quand Zweig publie la biographie de Castellion, Roth est littéralement enthousiasmé par le livre. Il lui consacre une recension privée et estime qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre. Il lui semble que l'un des mérites de Zweig dans ce texte tient à un réalisme qui n'est plus faussé par l'optimisme : « Je crois vraiment qu'il dit des choses fondamentales sur l'aspect que présente aujourd'hui l'humanité et sur le bien et le mal latent qui la composent. Vous y êtes parvenu de façon plus claire que dans *Érasme*. Je crois que vous avez enfin trouvé l'expression décisive du scepticisme aimable et chaleureux qu'il y a toujours eu en vous et que vous avez toujours étouffé un peu. Il y avait toujours dans vos livres, en dépit de votre réelle connaissance du monde, une certaine tendance à l'illusion, à l'espérance diffuse, bien plus même, une flagrante surcharge morale. ³⁹ » Roth a pu observer que le superflu avait également été éliminé sur le plan stylistique : « C'est plus net, plus clair, il y a cette transparence que j'aime tant, dans la pensée et dans la forme. Il n'y a pas non plus tout ce lest des métaphores. Votre langue est devenue plus forte et plus "latine". ⁴⁰ » Le livre n'est pas dépourvu d'une dimension de religiosité et c'est selon Roth un trait constitutif des authentiques œuvres d'art : « Je me souviens d'*Érasme*. Il est à ce livre ce que l'idylle est à la tragédie. Peut-être davantage que toutes les autres qualités, ce que j'aime dans ce livre, c'est la netteté de votre nature profonde et religieuse. Car vous dites maintenant :

37. *Ibid.*, p. 155 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 24 janvier 1934). Sur les doutes de Zweig quant à son propre texte, voir *ibid.*, p. 167 : « J'aurais écrit ce livre autrement à un moment de foi intérieure. Il lui manque une part d'élan et de conviction, seules quelques parties me satisfont un peu » (lettre de Stefan Zweig à Joseph Roth du 6 juin 1934).

38. *Ibid.*, p. 208 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 10 août 1934).

39. *Ibid.*, p. 303-304 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 29 mai 1936).

40. *Ibid.*, p. 304.

humanité, conscience, avec de tout autres harmoniques qu'auparavant — conscience et humanité sont presque déjà de la grâce. Oui vraiment, ce qui me fait plaisir, c'est qu'on sent au début de votre livre et à la fin la présence de cette sentence : que Dieu nous aide, amen. Cet "amen" résonne pour ainsi dire à chaque page. En ce sens, et aussi du point de vue de la langue, c'est certainement le plus abouti et le plus humble de vos livres. Un bon miroir ancien où le présent se manifeste dans toute sa tristesse, terrible et indicible. Je crois que vous êtes parvenu ici à la véritable *impartialité*. ⁴¹ » En rappelant la célèbre phrase de Luther (« Je me tiens ici, que Dieu nous vienne en aide, amen ! »), Roth établit un parallèle entre Castellion et Luther (le Luther de Roth est fort différent de celui de Zweig raconté dans *Érasme*). D'après Roth, dans son combat contre Calvin, Castellion s'est comporté à juste titre comme Luther qui avait résisté aux pressions de l'Empereur et du Pape en 1521 et n'avait pas rétracté ses convictions. Roth approuve Zweig d'être resté au-dessus de la mêlée et de n'avoir penché pour aucune religion.

À travers ses prises de position, Roth assure à Zweig qu'il est l'un des écrivains majeurs de son temps et manifeste à son égard une estime analogue à celle que son ami lui témoigne dans ses articles et dans ses lettres. Si l'on tient compte des critiques que Zweig avait dû auparavant essuyer — des acteurs de la scène littéraire comme Karl Kraus et Hugo von Hofmannsthal avaient nettement pris parti contre lui —, le soutien de Roth ne devait pas lui sembler négligeable. Cela vaut plus encore pendant les années d'exil, quand Zweig est critiqué par de nombreux émigrés en raison de son attitude jugée ambiguë envers d'une part la maison d'édition Insel dirigée par Anton Kippenberg, éditeur en bons termes avec les nazis, et d'autre part la revue *Die Sammlung* de Klaus Mann. À partir du moment où Stefan Zweig perd son public en Allemagne — puis en Autriche en 1938 —, son ami Joseph Roth devient une sorte de substitut de son lectorat : Zweig écrit aussi et surtout pour des personnes de sa trempe, qu'il considère à la fois comme des autorités fiables en matière littéraire et comme des représentants de « l'autre Allemagne » ou de « l'autre Autriche » en exil. Le jugement positif de tels hommes est donc doublement important pour lui ⁴².

Arturo LARCATI

Traduit de l'italien par Jean-Baptiste Para

41. *Ibid.*, p. 304 (lettre de Joseph Roth à Stefan Zweig, 29 mai 1936).

42. Pour une présentation générale de la réception de Zweig dans les années d'exil, voir : Arturo Larcatti, « Rezeption in den Exiljahren (1934-1942) », dans Arturo Larcatti, Klemens Renoldner et Martina Wörgötter (dir.), *Stefan-Zweig-Handbuch*, Berlin, De Gruyter, 2018, p. 790-802.